

maintenir en bonne place le terroir pour lequel elles travaillent, la province qu'elles aiment, leur Région.

Car le collaborateur de *la Dépêche du Berry* évoque plus particulièrement « la grande pitié » des petites revues de province.

Il y a peu, précise-t-il, M. Hubert-Fillay, le grand régionaliste sognot, poussa un appel qui ressemblait fort à un cri d'alarme, dans sa vivante et très complète revue : *Blois et le Loir-et-Cher*, organe de l'*Ecole de la Loire*. Car, en dépit des efforts passés, aucune situation ne demeure vraiment acquise dans l'ordre artistique, littéraire et régionaliste.

Et ce serait un malheur, précise le fondateur du *Coq niver nais*, que la disparition des revues de province qui, chaque mois :

condensent dans leurs pages cette vie originale de notre Pays. Des chapitres de « petite Histoire », des documents sur le folklore, l'artisanat, la géographie humaine, les particularités de toutes sortes dont notre terroir fourmille, sans compter l'ample moisson des poètes, des conteurs et des imagiers grossissent notre information et nos raisons profondes de nous attacher à ce que nous sentons, chaque jour, un peu plus *notre*.

§

L'article que nous venons de citer, on aura remarqué à quel appel, paru dans le *Mercur*e, il fait écho.

Pouvons-nous imaginer sans effroi la mort de l'esprit? conclut M. Raoul Toscan.

Certes pas. Et, menacé, l'esprit réagit. Il faut tout faire pour une mobilisation de l'intelligence.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Théâtre du Châtelet : *Yana*, opérette en deux actes et vingt-quatre tableaux de MM. Albert Wilmetz, A. Mouézy-Eon, H. Wernert, musique de MM. Tiarko Richepin et Christiné. — Comédie des Champs-Élysées, musique de scène de M. Henri Barraud pour *L'Ane et le Ruisseau* et *On ne badine pas avec l'Amour*, d'Alfred de Musset. — Un complément inédit au récit du Gral de *Lohengrin*.

Il doit être bien difficile d'inventer un scénario d'opérette à grand spectacle pour le Châtelet. Il faut satisfaire à la fois le goût romanesque des enfants, aujourd'hui fort blasés et

qui sont plus calés que leurs parents sur l'avion, l'automobile, les mœurs de Los Angeles, les records de ski, de luge et de « bob », — et les exigences d'un public « moyen », pères et mères des dits enfants, et qui les conduiront au spectacle. Comme une mise en scène chaque année plus ébouriffante et chaque année plus coûteuse est indispensable pour attirer parents et enfants, comme il faut, de surcroît, que les traditionnelles vedettes paraissent à leur avantage en des rôles faits sur mesure, comme il faut qu'évoluent, dans l'intervalle, des figurantes innombrables, des danseuses dont on exhibera tout ce qui peut décentement se montrer et dont on laissera deviner ce que les enfants ne doivent pas apercevoir, mais dont messieurs leurs papas demeurent sans doute friands, — comme en un mot l'opérette qui remplirait toutes ces conditions concilierait les antinomies et accorderait les contraires, nous avons bien des chances de ne la jamais voir. Il y a même beaucoup de chances pour que, d'années en années, les trente-six combinaisons dramatiques permettant de faire parcourir la planète aux divers personnages, au jeune premier-ténor de poursuivre sa bien-aimée-soprano à travers les deux continents, les archipels et les océans, s'épuisent et que les scénarios deviennent de ce fait un peu plus absurdes et un peu plus lents, en dépit de la vitesse croissante des engins utilisés pour ces déplacements. Cette année, donc, nous partons d'un palace helvétique, rendez-vous de gens en ski, qui ne sont point Polonais, mais dont l'un (précisément le ténor) est fils de maharadjah, et dont l'autre, la soprano, **Yana**, se donne pour roumaine bien qu'elle soit mère d'un charmant enfant mal élevé, lequel est le Bouddha vivant, ni plus ni moins, et se trouve de ce fait constamment exposé à être enlevé (on prononce « kidnappé » pour être plus sûrement entendu des jeunes auditeurs). On l'enlève en effet, pour l'aller asseoir sur le siège du Dalai-Lama, à Lassa. Ainsi, après les péripéties pour empêcher le rapt, viennent les incidents d'une poursuite; mais tout cela qui devrait être plein de mouvement, est au contraire immobile et froid. Les acteurs, Bach, J. Janson, E. Castel, Mmes Deva-Dassy, R. Ardenti, M. Bert, font ce qu'ils peuvent pour animer cette histoire mais n'y parviennent

guère. Au moins sert-elle de prétexte aux plus étonnants décors qui puissent être imaginés, aux « ensembles » les plus colorés, aux tableaux vivants les plus merveilleux. Et puis il y a la charmante danseuse-acrobate Luzia, souple et onduleuse comme un serpent, et dont les trop brèves apparitions sont bien les meilleurs moments du spectacle. Et il y a la jolie voix de Mlle Deva-Dassy; mais la plus jolie voix du monde ne peut donner à la musique qu'elle chante ce que le compositeur n'a pas voulu lui donner. Certes, ce n'est pas la musique qui fait aller au Châtelet, les jours et les heures où les Concerts Colonne n'y jouent point. Pourtant, est-il donc impossible que les opérettes-féeries nous offrent, avec tant de choses qui font le plaisir des yeux, un peu, un tout petit peu de musique supportable aux oreilles délicates?

§

On a reproché à Mlle Alice Cocéa d'avoir fait place à la musique dans son spectacle de la Comédie des Champs-Élysées. Il ne m'appartient pas de parler ici de ce spectacle, composé de deux proverbes d'Alfred de Musset, l'un posthume et fort peu connu, et qui, je crois bien, n'avait encore jamais été joué publiquement, *L'Ane et le Ruisseau*; l'autre, au contraire, le plus justement célèbre, *On ne badine pas avec l'amour*. Mais je dois déclarer que j'estime tout à fait juste et charmante l'idée de Mlle Cocéa et parfaitement heureux le choix du compositeur chargé de la redoutable tâche d'écrire un commentaire musical des deux proverbes de Musset. On n'en pouvait trouver en tous cas, qui fût plus finement lettré et plus poète lui-même que M. Henri Barraud; on sait, après la *Symphonie* et le *Poème*, en quelle estime le tiennent ses pairs. De l'épreuve nouvelle, il sort vainqueur encore, et sa victoire eût certainement été plus éclatante si les conditions matérielles de l'exécution avaient donné à sa musique sa vraie valeur. Comme il est impossible d'installer un orchestre, même réduit à quelques instruments, dans la Comédie des Champs-Élysées, on avait enregistré sur disques la très délicate partition de M. Henri Barraud. Expédient nécessaire, mais pis aller quand même détestable, car, si parfaite qu'ait été cette mise en disques, elle eut ce déplo-

nable effet, les spectateurs ne lui accordant pas l'attention que la simple politesse eût pourtant requise, de la rendre difficilement entendable à ceux qui tenaient à la connaître. Ceux-ci, unanimement, l'ont jugée excellente. M. Henri Barraud, légèrement, discrètement, avec autant d'esprit que d'à-propos, a tracé l'esquisse des personnages, présentant tour à tour Maître Blazius et dame Pluche, Maître Bridaine et le Baron, Perdican, Camille et Rosette, et puis n'insistant point, s'effaçant dès que le moment vient, le changement de décor opéré, de laisser chanter la prose de Musset. Qu'elle chante bien, cette prose! — Pierre Lièvre me pardonnera de le dire, — qu'elle chante adorablement, sur les lèvres de Mlle Cocéa-Camille et de M. Pierre Brasseur-Perdican! J'entendais dire, précisément : « Musset suffit, point de musique. » Erreur, à mon sens. Shakespeare suffit, et pourtant vient-il à l'esprit de refuser d'entendre Mendelssohn préludant aux adorables féeries du *Midsummer night's dream*? Goethe suffit, et refuse-t-on à Schumann le droit d'avoir écrit sa musique sur les vers mêmes du poète? Au moment que la musique est trop souvent ravalée au rang le plus bas quand elle n'est tout à fait négligée, c'est fort bien au contraire d'avoir appelé un jeune musicien, l'un des meilleurs parmi ceux qui étaient dignes de ce choix, à traiter d'aussi beaux sujets. Et ne serait-ce que pour ce geste, Mlle Alice Cocéa aurait déjà droit à notre reconnaissance.

§

Il n'est guère de page de Wagner plus connue que le **récit du Gral**, au finale de Lohengrin; mais on ignore généralement que Wagner, dans une lettre à Liszt du 2 juillet 1850, pria son ami, auquel il avait confié le soin de diriger les répétitions de l'ouvrage à Weimar, de couper la seconde partie du récit tel qu'il fut écrit et qu'on le trouve sur le manuscrit primitif. M. Gustave Samazeuilh l'a traduite et a confié le soin de la faire connaître au public français à M. de Trévi et à l'orchestre des Concerts Colonne. Dans *le Figaro* du 2 janvier 1937, M. Gustave Samazeuilh a publié sa traduction, adaptée au texte musical, du récit du Gral. En voici la seconde partie, qui se place après l'actuelle péroration :

« Mon père Parsifal ceint la couronne, et moi, son fils, j'ai Lohengrin pour nom. »

LE CHŒUR

Qu'il est beau à contempler...

En sa présence, un frisson de terreur sacrée nous saisit!

LOHENGRIN

Et maintenant, sachez comment je suis ici...

Un bruit de plaintes nous parvint de loin,
et nous apprit dans le saint temple même
le danger que courait la douce Elsa.

Et comme au Gral montait notre prière,
pour savoir où envoyer un sauveur,
sur les flots voici qu'un cygne arrive
tirant une nacelle vers le bord.

Mon père aussitôt sut le connaître
et l'employer aux desseins du Gral.

Car qui le sert pendant un an sans trêve
voit sur ses pas, partout, céder le mal.

Alors, il m'envoya sur les rivages
d'où vint vers nous l'appel de la douleur;
car le saint Gral m'avait choisi pour vaincre.

Donc, je partis, plein de courage au cœur.

Sur l'onde, sans souci du vent, des tempêtes,
le cygne m'a conduit, fidèle au but.

Guidé par lui, j'ai pu atteindre cette rive
et, grâce à Dieu, arriver enfin vers vous.

RENÉ DUMESNIL.

HISTOIRE DE L'ART

La sculpture grecque. — Le retable de Cracovie. — Sculpture et peinture anglaises. — La sculpture italienne. *L'Italia artistica*. La cathédrale de Parme. — Raphaël et Corrège. — Le paysage italien. — L'art espagnol. — Les nouvelles publications de Kurt Wolf. — Vienne éternelle. — Mémento.

M. Charles Picard, à qui l'on doit deux volumes importants sur la sculpture antique, entreprend la publication d'un *Manuel d'archéologie grecque* dans la collection bien connue des « Manuels Picard ». Le premier volume, qui est paru depuis peu, est consacré à la période archaïque de la **Sculpture grecque** (1). Bien qu'il ne rentre pas tout à fait dans

(1) 1 volume, 704 pages, Aug. Picard, éd. Paris, 1935.